



# Le Drone

## DE L'ANTIPRESSE

N° 51 | 30.12.2018

**Un conte de Nouvel An**  
**Malaparte,**  
**le caméléon mégalo (1)**

**Un prix Darwin**  
**du journalisme ?**

Les choses vues d'en haut  
Observe. Analyse. Intervient.

*Chers lecteurs,*

Nous avons des listes de sujets brûlants à vous proposer pour le début 2019, mais nous tenons à marquer solennellement la fin de 2018, année difficile et chaotique sous bien des aspects.

Je profite de cette ultime édition de l'année pour vous remercier de votre fidélité, de vos réactions, de l'écho que vous faites au travail de l'Antipresse. Nous n'avons d'autre projet, en entrant dans notre quatrième année, que de durer et de nous ancrer plus profondément encore dans le paysage.

2019 verra, j'en suis convaincu, des changements encore plus profonds dans le monde des médias. Avec l'Antipresse, nous ne voulons pas seulement suivre et commenter ces changements, mais nous voulons y être partie prenante. Il y a une place pour une manière radicalement autre de lire et de raconter notre

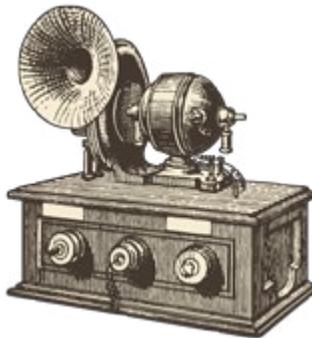
temps et nous croyons avoir élaboré un ton qui nous est propre, qui a son lectorat et qui peut toucher un auditoire encore plus large.

Nous vous serons reconnaissants de nous soutenir tout au long de cette année stratégique, par vos dons et vos abonnements, mais aussi en parlant de nous, en rediffusant nos articles, en réagissant et, tout simplement, en faisant votre miel de votre magazine du dimanche matin.

L'Antipresse se veut une révolution, c'est à dire un retour au point de départ après un tour complet du cadran. Nous voulons recréer une presse indépendante et critique, libre de ton et d'esprit, et ne vivant que de ses lecteurs. Inutile de dire que vous êtes nos premiers alliés dans cette aventure !

Bonne lecture, bonne semaine, bonne année !

SLOBODAN DESPOT



Le Drone de l'Antipresse est une publication de l'Association L'Antipresse. Conception, design et réalisation technique: INAT Sàrl, CP 429, Sion, Suisse. Directeur-rédacteur en chef: Slobodan Despot.

Abonnement: via le site [ANTIPRESSE.NET/DRONE](http://ANTIPRESSE.NET/DRONE) ou nous écrire: [antipresse@antipresse.net](mailto:antipresse@antipresse.net)

Logo du Drone: Julia Dasic.

N. B. – Les hyperliens sont actifs dans le document PDF.

*It's not a balloon, it's an airship!* (MONTY PYTHON)

LE BRUIT DU TEMPS par Slobodan Despot

31 décembre 2018

**M**INUIT APPROCHAIT DANS LA CRIQUE DES NÉPENTHÈS. L'AN 2018 N'AVAIT PLUS QU'UNE HEURE À VIVRE, MAIS LES OISEAUX DE LA JUNGLE DANS SON DOS N'EN AVAIENT RIEN À FAIRE. LEUR CAQUETAGE SANS PONCTUATION RÉSONNAIT LE LONG DE LA PLAGE COMME TOUTES LES AUTRES NUITS ET TOUS LES AUTRES JOURS. LES PIEDS ENFONCÉS DANS LE SABLE HUMIDE, JADE CONTEMPLAIT LE SCINTILLEMENT DES RAYONS DE LUNE SUR LES EAUX ET PENSAIT INTENSÉMENT À LA POLOGNE. AU LOIN, QUELQUES NUAGES S'ACCROCHAIENT AUX CRÊTES DE L'ÎLE DE KOMODO. ELLE N'Y VOYAIT PLUS QUE LES NAÏVES LANIÈRES DE OUATE QUE SA MÈRE DISSÉMINAIT JADIS DANS TOUTE LA MAISON « POUR QUE LE PÈRE NOËL SE SENTE COMME CHEZ SOI ».

### *Un conte du Nouvel Age*

Elle regardait rarement en arrière, mais le mal du pays revenait parfois la visiter en décembre. Comme elles lui manquaient maintenant, ces lourdes festivités de fin d'année, avec leurs pâtisseries salées, leurs soupes aigres et leurs rires gras. Elle eut un sourire amer : là-bas, les fêtes étaient son cauchemar. Elles faisaient partie des multiples causes qui l'avaient poussée à quitter sa ville natale, puis son pays. Elle ne supportait plus ces décorations chargées, ces salons enfumés, ces ripailles obligatoires devant la télé allumée pour rien. Elle ne pourrait même plus manger avec les siens. Ses intestins habitués au riz vapeur et aux crudités se mettraient en grève dès la première entrée. Sans même parler de l'alcool qu'ils ingurgitaient à flots pour oublier la grisaille de leur vie.

Cette vie-là, elle l'avait fuie à toutes jambes. Elle se souviendrait toujours de son dernier jour de statisticienne

dans l'administration urbaine. On venait de changer son ordinateur et le responsable technique était venu lui communiquer son nouveau mot de passe. « Pas besoin », lui avait-elle dit en se surprenant elle-même. « Comment ? — Je ne l'ouvrirai pas. — Aujourd'hui, non, mais demain... — Il n'y aura pas de demain. » C'était déjà son troisième ordinateur professionnel. Elle avait débuté avec les écrans cathodiques, elle n'attendrait pas la génération suivante des outils d'esclavage numérique. Elle ne voulait plus respirer la poussière de ces bureaux. Si, à trente-huit ans, elle ne s'en libérait pas, elle sentait que cette odeur l'accompagnerait jusqu'à sa retraite et sa tombe. Elle remit sa démission au chef de service l'après-midi même.

Quelle jouissance ç'avait été ! Quelle évasion ! Et cette divine surprise : découvrir que son Marek ne lui avait pas menti, qu'il la suivrait vraiment jusqu'au bout du monde. Six mois plus tard, ils avaient tout vendu — elle sa voiture, lui son

appartement — et ils avaient dit adieu à la vieille Europe.

↔

Le bout du monde, ils y étaient finalement arrivés. Ils en possédaient même un morceau. Quatre hectares, exactement, autour de cette baie, et quelques baraques en retrait de la plage. Tout le monde leur avait dit que c'était impossible ! Trop d'entourloupes administratives pour les étrangers. Trop de corruption. Trop dangereux... Ils avaient tenu bon. C'est pourquoi ils l'avaient fait. Réalisé l'impossible ! Ils étaient enfin chez eux. Des années durant, ils avaient migré d'île en île et de continent en continent avec leurs séjours « courir vers soi » (*runbacktoyourself.com*). Elle avait lancé un blog de développement personnel, appris avec passion le yoga et les recettes ayurvédiques, lui avait mis à profit son métier de physio... Cela marchait pas trop mal, les Occidentaux les suivaient. Mais il fallait louer des lieux improbables, négocier durement, se faire escroquer, craindre les humeurs du personnel et les imprévus. Ici au moins, tout dépendait d'eux et d'eux seuls. Mais à quel prix !

Elle huma l'air. Une odeur de bois brûlé lui chatouillait les narines. Elle lui rappelait les âcres fumées de charbon qui emplissaient les rues de sa ville dès l'automne et qui distribuaient cancers et pneumonies comme saint Nicolas distribuait les bonbons. Même ce poison lui manquait maintenant ! Elle aurait

été jusqu'à embrasser les bajoues et les moustaches de morse de l'oncle Andrzej qui puait le gros tabac.

Voici cinq ans qu'elle avait cessé de fumer. Ils ne prenaient pas une goutte d'alcool. Leurs corps avaient perdu tous leurs bourrelets. Ils étaient sveltes, bronzés, détendus. Ils n'avaient pas retrouvé la forme de leurs vingt ans : ils avaient acquis une forme qu'ils n'avaient jamais eue. Dont personne, dans leur entourage adipeux et maladif, ne pouvait rêver. A ses yeux, l'Europe était un continent de somnambules abrutis par la malbouffe. Mais maintenant, soudain, toute son ascèse lui paraissait vaine, insipide. Elle se sentait tout à coup comme une nonne qui aurait perdu la foi.

↔

Il ne lui restait plus qu'un quart d'heure. Marek l'avait priée d'aller se promener pendant qu'il préparait une collation surprise du Nouvel An. Elle en était ravie. Elle pouvait hurler sa nostalgie à la crique et aux palmiers plutôt que de contaminer leur soirée de fête.

Le « Mark & Jade's Tonkonan » dont les fondations sur pilotis se dessinaient au clair de Lune avait englouti les derniers restes de leurs économies. Ils ne pouvaient décemment faire séjourner des Occidentaux dans des cabanes de pêcheurs quand les hôtels exotiques de l'autre côté de l'île proposaient des bungalows d'architecte, et pour moins cher. Il leur fallait cette maison pseudo-traditionnelle pour se mettre à



niveau, et presque une année de pause travaux. Pas question de virée de Noël en Europe cette fois-ci. Elle avait expliqué à sa mère que le chantier accaparait tout leur temps.

Elle se leva, essuya le sable de ses pieds et remit ses tongs. 11 h 45. Il lui restait cinq minutes. Pour financer l'entreprise — bien au-dessus de leurs moyens —, ils avaient lancé un appel de fonds sur un site de *crowdfunding*. Depuis, elle était redevenue accro à l'internet. Il lui fallait consulter ses statistiques au moins six fois par jour.

Avant de rejoindre Marek sur la véranda, elle passa par le bureau pour jeter un coup d'œil au portable. Ce soir, Jade était particulièrement anxieuse. L'action « retraite revitalisation + méditation » à moitié prix s'achevait le 31 décembre à minuit. Elle n'avait pas suscité l'engouement espéré. Les derniers mois avaient été plutôt déprimants en Europe et les Anglo-Saxons, eux, jouaient de plus en plus à se faire peur avec les pirates

et les terroristes. Une inscription de dernière minute serait son plus beau cadeau de Nouvel An.

Au moment même où elle remettait la main sur son smartphone, un message entrant s'annonça par une brève vibration.

Cela venait justement du site. Elle ne pouvait en croire ses yeux : c'était bien plus qu'une inscription ! Trois mille dollars à l'heure H moins dix (même si le décalage horaire donnait encore aux Européens sept heures de réflexion) ! Quatre fois le prix d'un séjour *discount*. Elle s'empressa d'ouvrir le mail et tomba en arrêt encore une fois en voyant l'adresse de l'expéditeur. *stan\_krakow\_77@hotmail.com*. Se pouvait-il, en plus, que le bienfaiteur de dernière minute vienne de Cracovie, sa ville natale ?

Il lui fallait absolument savoir. Pour ne pas faire poireauter son ami, elle envoya un courrier rapide au généreux donateur, en anglais : « Merci pour votre inscription, mais elle ne correspond à aucune des

formules proposées. Pourrions-nous clarifier, éventuellement par Skype ? Dispo à toute heure. » Puis elle alla rejoindre Marek.

« »

Son homme s'était mis en quatre. Fruits de mer, *dal*, curry de légumes, jus de fruits succulents. Et même quelques raviolis farcis aux pommes de terre rappelant les *pierogi* maison. Mais leurs festins n'étaient que des en-cas selon les critères du pays et ils eurent rapidement terminé. A une heure du matin, elle annonça la belle prise de minuit moins dix à Marek puis elle le laissa sur la véranda avec un thé et retourna consulter son courrier. Le Stan de Cracovie lui avait répondu en donnant son nom plein — Stanislaw Kawecki — et son identifiant Skype en lui permettant de le rappeler à sa guise. Elle chaussa ses écouteurs et lança un contact vidéo.

Le visage du client lui apparut tailladé comme un tableau cubiste. Il paraissait à peine plus âgé qu'elle, mais l'image pouvait tromper. Avec leur réseau vacillant, la communication s'avérait saccadée. Seules les voix passaient bien. Il avait l'air un peu déconcerté par la sollicitude de ses futurs hôtes.

« *I'm utterly pleased to be called from a paradise island on a 31st of December ! You are Jade, I presume ?* »

Il possédait un anglais très correct et se plaisait à le faire savoir — mais nul cours avancé ne pouvait dissimuler son origine slave.

« *Yes, Stan. In fact, my name is*

*Jadwiga* » lui répondit-elle avec à peine moins d'accent.

Il recula imperceptiblement devant sa caméra, interloqué. Jade se chargea de dissiper le malaise avec un petit rire.

« En effet, je suis polonaise moi aussi. Et Mark, mon ami, de même. Vous serez comme chez vous ici !

— Moi qui cherchais l'exotisme..., rit-il.

— Ne vous en faites pas ! On ne vous fera pas de *barszcz* ni de carpe panée. A propos, je voulais vous remercier en tout premier lieu de votre contribution très généreuse. Mais notre offre du moment se monte à 750 dollars, et l'aide à la construction n'est que 500 de plus.

— Oh, ça ne fait rien. Je compte venir avec ma femme, voyez-vous...

— On est encore loin du compte.

— Pour le reste... prière de le considérer comme l'hommage d'un obscur mécène à l'exploit exotique d'un couple de compatriotes.

— Compatriotes ? Vous n'en saviez rien il y a deux minutes, pouffa-t-elle.

— Compatriotes européens en tout cas, comme c'est précisé sur votre site. Votre entreprise est une véritable aventure. Et un cheminement personnel, j'imagine. »

Elle hocha rapidement la tête en signe de dénégation modeste.

« L'Europe, c'est vaste, Stan... Au fait : vous ne seriez pas de Cracovie ?

— Oui. Et fier de l'être.

— Oh ! J'y suis née ! Peut-être avons-nous des connaissances communes, pendant qu'on y est ?

— Désolé de vous décevoir : je n'y ai plus vécu depuis l'adolescence. Mes parents ont déménagé, et j'ai dû faire mes études à Varsovie.

— Mauvaise idée ! Et vous y êtes maintenant ?

— Théoriquement. Vous me trouvez à Strasbourg, où je passe le plus clair de mon temps. Je suis juriste auprès du Conseil de l'Europe. »

A cet instant, Marek fit son apparition dans le bureau, intrigué par la conversation en polonais. Jade l'attira devant l'écran et fit les présentations. Puis, avec un grand salut de la main, son ami s'en alla ranger la véranda et faire la vaisselle.

« Et votre femme ? Polonaise elle aussi ?

— Non. Française.

— Elle pratique la méditation ? Le yoga ?

— Rien de tout ça, non ! Nous sommes juste surmenés, elle encore plus que moi. Elle ne s'arrête jamais. Cette retraite est en réalité mon dernier atout pour la contraindre à souffler un peu. Si ça ne tenait qu'à elle...

— Ah... Elle n'est pas au courant ?

— Je ne lui ai pas encore annoncé. J'attends minuit.

— Ce sera sa première surprise de l'an 19 ! Dans six heures à peine...

Stan hésita un instant. Elle eut l'impression que son visage s'était allongé.

— J'espère seulement qu'elle ne le prendra pas mal.

— Pourquoi donc ? Ne vous en faites pas, tout le monde rêve de ces îles. »

Le compatriote semblait soudain emprunté.

« Bien sûr. Mais je voulais vous demander... C'est calme, chez vous ? On nous parle de menaces islamistes, à Bali et ailleurs...

— Oh ! Nous sommes bien trop loin pour eux. Il n'y a que quelques pêcheurs qui connaissent cet îlot. »

Jade resta pensive un instant. Certes, ils n'avaient vu que des pêcheurs, et les gens étaient vraiment doux dans ces parages. Mais certains visages, certaines coiffures les avaient un peu alarmés. Ils avaient fini par prendre quelques dispositions.

« Parce qu'Emilie (c'est mon épouse), elle a parfois l'impression que l'Asie tout entière n'est qu'un coupe-gorge.

— C'est largement exagéré ! Sauf si vous craignez pour votre porte-monnaie. »

Jade s'efforçait de plaisanter pour étouffer ces fausses notes. Stan adopta la même tactique et reprit son allant.

« En même temps, elle milite dans une association antiraciste ! Allez comprendre les Françaises... »

Cette pirouette servit de conclusion au sujet.

« Vous construisez, si j'ai bien compris, une maison traditionnelle ?

— Oui, enfin, avec quelques accommodements. Très peu. L'architecture locale est parfaitement ajustée au climat.

— J'admire votre courage. »

L'aveu était tombé comme un couperet et la ligne s'était brouillée

au même moment. Jade lui fit répéter.

« Notre courage ? D'avoir fait quoi ? D'être allés vivre au paradis ?

— Opter pour le paradis quand on peut rester sans rien faire, quitte à croupir au purgatoire, c'est déjà un exploit. »

La conversation avait soudain pris une tonalité différente. A la fois plus intime et plus tendue.

« A quarante ans, je voulais acheter un voilier et faire le tour du monde avec ma femme, comme tous les cadres qui s'emmerdent. Je n'ai pas osé. Comme je n'ai pas osé, à vingt ans, faire les études qui m'intéressaient vraiment.

— Laissez-moi deviner... Cinéma ?

— Oui. A Prague. Le droit, c'était du pain assuré.

— Et le cinéma, du caviar presque garanti !, s'esclaffa Jade.

— Presque : tout est là. D'ailleurs, ce n'est pas le risque qui nous arrête. C'est le simple fait de décider pour nous-mêmes et par nous-mêmes. »

Elle connaissait la suite, c'est pourquoi elle l'arrêta. Pour le requinquer, elle lui raconta ce que leur site internet ne disait pas. Leurs années de vaches maigres. Le mois en taule de Marek pour rien, juste pour un bakchich oublié. Et même cette sensation d'étouffement, ces dernières semaines, dans l'étau de la dette et de la nécessité...

« Vous descendez le matin sur la plage, alors que le soleil n'est encore qu'une mandarine à l'horizon. Vous écoutez les oiseaux, vous

faites quelques pas dans l'eau tiède. Puis vous vous retournez sur votre chemin et vous vous dites : "Est-ce que je vais finir mes jours ici, entre les deux rochers qui délimitent cette crique ? Combien de fois encore vais-je tracer ce sentier dans le sable ?" Et puis, dans cet été permanent, invariable, vous vous prenez à rêver de neige et de feux de cheminée. Juste histoire que ça change un peu.

— Les pommes sont toujours plus belles dans le verger du voisin. Laissez-nous notre gel et nos gripes.

— Je sais. Pourtant, quand vous m'avez parlé de Strasbourg, je me suis souvenue de mon séjour là-bas. J'ai revu cette place magnifique, cet immense sapin, ces boutiques pleines de friandises délicieusement malsaines. J'en rêve, moi, d'un Noël à Strasbourg. »

Elle s'interrompt, remarquant que l'image sur son écran ne bougeait plus.

« Stan ? Vous m'entendez ? »

Le visage s'anima un peu.

« Oui, Jadwiga, je vous entends bien. Mais... vous ne savez pas ?

— Quoi ? On dirait que mes mots vous choquent.

— Non, c'est que... Vous avez vraiment de la chance d'être aussi loin. »

Il lui raconta la tuerie qui venait d'avoir lieu au marché de Noël. Elle n'en savait vraiment rien. Elle avait juste entendu parler de manifestations en France. En même temps, la nouvelle ne la révoltait même pas. Elle n'aurait pas osé dire à son compatriote qu'il valait mieux ne

pas y penser. Combien de gens sont tués par les terroristes, les accidents de chantier ou les tsunamis sous ces latitudes ? A la longue, face à l'absurdité, on finit par ranger toutes ces choses au rayon des catastrophes naturelles, et cela vaut peut-être mieux. Mais elle sentait qu'il ne fallait pas le lui dire. Il l'aurait crue insensible. Monstrueuse.

Cette évocation avait plongé Stan dans un *blues* plus slave encore que son accent.

« Ne regrettez rien, Jade. Les Noël's que nous avons connus sous le communisme, vous et moi, dans nos familles, en chantant à mi-voix et en cachant les bougies sous des abat-jour, et nos réveillons insensés du Nouvel An, quand le gel vous faisait reprendre connaissance dans le dépôt des tramways au petit matin, tout cela n'existe plus. S'il n'y avait pas le commerce à faire tourner, on abolirait ces coutumes tout à fait. J'en sais quelque chose. Je suis à deux pas de ceux qui écrivent les lois de demain... Cherchez l'humain là-dedans... »

« »

La conversation se poursuivit quelque temps encore sur un ton étouffé, comme ces conciliabules d'arrière-cuisine de l'ère soviétique. Marek, inquiet de l'absence de son aimée, s'était glissé dans la pièce, puis il était venu s'asseoir en silence auprès d'elle. Ils étaient comme les confesseurs d'une âme

inquiète, à dix mille kilomètres de là. Ils lui parlèrent des films de Wajda et de la folie de Witkiewicz, lui leur raconta la démente de l'administration et l'État fouineur qui s'insinuait partout. Ils bifurquèrent sur la pêche à l'apnée, les salades de fruits et les longues heures de méditation qui les attendaient, Stan et son Émilie, dans ce refuge embaumant le patchouli.

« Je dois vous laisser, nos invités arrivent et elle se demande ce que je fais enfermé dans la chambre à coucher. J'espère vraiment la convaincre... »

— Montrez-lui quelques images de notre site, cela lui suffira, plaisanta Marek. Et dites-lui bien que les derniers pirates qu'on a vus dans les parages ont été pendus haut et court et leurs *sampans* coulés par cent brasses de fond. »

Il ne lui dit pas que leurs deux serviteurs dormaient armés dans la maison, ni que la frêle Jade et lui-même avaient suivi des cours de tir et d'autodéfense. Ces choses-là faisaient partie de la vie, mais Stan, justement, avait payé pour redécouvrir ce qu'était la vie.

« »

Avant d'aller se coucher, au point du jour, Marek descendit sur la plage scruter la mer. Les silhouettes de deux petites embarcations sans feux de signalisation se dessinaient sur la ligne d'horizon. Il espéra que ce n'étaient que des pêcheurs à la sauvette.

CANNIBALE LECTEUR de Pascal Vandenberghe

## Malaparte, le caméléon mégalo (1)

**J**OURNALISTE, ROMANCIER, ESSAYISTE, DRAMATURGE, POÈTE, CINÉASTE : S'IL S'ESSAYA À TOUS LES ARTS, CE SONT LES MALENTENDUS SUR SES REVIREMENTS POLITIQUES QUI VALENT À MALAPARTE (1898-1957) DE NE PAS OCCUPER LE RANG QU'IL MÉRITE PARMIS LES GRANDS PROSATEURS ITALIENS DU XXE SIÈCLE, MALGRÉ LES DEUX CHEFS-D'ŒUVRE QUE SONT *KAPUTT* ET *LA PEAU*.

Kurt Erich Suckert naquit le 9 juin 1898 à Prato, en Toscane, d'un père allemand venu de Saxe et d'une mère lombarde. Très tôt, et jusqu'à l'âge de six ans, il est confié à une famille pauvre, les Baldi, dont il considérera toute sa vie être le fils. Première contradiction : il est issu d'une famille aisée – son père occupe de hautes fonctions dans une entreprise de teinturerie – mais vit au sein d'une famille modeste, ce qui développera son attachement au prolétariat. Deuxième contradiction : il est le fils d'un étranger, un Allemand, lui qui n'aimera jamais l'Allemagne et se sentira toujours italien, toscan même, pour être plus précis. Troisième contradiction : son goût pour la littérature le détournera de la voie familiale toute tracée dans la technique. C'est en 1925 qu'il choisira d'italianiser son prénom de Kurt en Curzio, et d'abandonner son nom allemand d'Eckert pour adopter celui de Malaparte. Devant Mussolini, il justifiera le choix de ce nom en expliquant que si Bonaparte avait mal fini, Malaparte, lui, finirait bien ! Ses relations avec les autorités mussoliniennes, et en particulier avec le comte Ciano, gendre du

Duce, lui permirent de changer officiellement d'identité. Mais n'allons pas trop vite en besogne, et revenons quelques années plus tôt.

Dès l'âge de treize ans, il adhère à la section de Prato du parti républicain : il admire Garibaldi et souhaite voir l'Italie entrer en guerre avec l'Allemagne. En 1915, à seize ans à peine, il s'échappe du pensionnat Cicognini pour s'enrôler – en mentant sur son âge – dans la Légion garibaldienne qui livre bataille en Argonne. Il revient quelques semaines plus tard en Italie, et se réjouit que son pays ait décidé de quitter la Triple Alliance conclue en 1882 avec l'Empire allemand et la double monarchie austro-hongroise et qu'il s'engage désormais auprès de la Triple-Entente (France, Russie, Royaume Uni) contre la Triple Alliance. Malaparte se porte volontaire pour combattre en Vénétie, où il restera jusqu'en 1917 avant de rejoindre un corps régulier de l'armée italienne détaché sur le front français. À la fin de la Première Guerre mondiale, il est dans les Ardennes. Promu officier, il est gravement blessé lors de la bataille de Bligny, au Chemin des Dames. Il est décoré des croix de

guerre française et italienne. On le retrouve ensuite à Paris, à la conférence de la Paix, après quoi il part en Pologne comme attaché à la légation militaire italienne, et il collabore à différents journaux.

Car malgré son jeune âge, avant sa carrière militaire il fréquenta assidûment les cafés Paszkowski et Giubbe Rosse de Florence, cafés littéraires où se retrouvaient les écrivains et l'intelligentsia florentine. Outre le berceau que cela constitua pour ses débuts d'écrivain, c'est aussi là que se forgèrent ses premières convictions politiques.

De retour en Italie en 1921, il adhère au parti fasciste. Ses talents littéraires le servent, et Mussolini le remarque. En 1922, il est d'abord nommé secrétaire de la Fédération florentine des syndicats fascistes, puis secrétaire général des syndicats italiens à l'étranger et haut responsable fasciste pour l'émigration. Mais sa carrière au sein du parti fasciste fait long feu : davantage libertaire et socialiste que fasciste dans la version mussolinienne, il ne peut s'empêcher de donner son avis. Le feuilleton qu'il publie à partir de 1926, *Don Cameleo, romanzo d'un camaleonte*, est vite interdit : il y ridiculise Mussolini. Il obtient tout de même en 1929 de prendre la direc-



tion de *La Stampa*, qui appartient alors au groupe Fiat, mais il en est licencié en 1931. La rupture le ramène à Paris, où il s'était lié avec nombre d'écrivains et d'artistes, entre autres André Malraux, Jean Guéhenno, Jean Giraudoux.

1931 : il a trente-trois ans, c'est l'année où paraît le livre qui va le rendre mondialement célèbre, *Technique du coup d'État*(1), qui n'est alors

pas publié en Italie mais en France, par Grasset. *Technique du coup d'État*, dont le sujet peut se résumer en une phrase : « Comment on s'empare d'un État moderne et comment on

le défend », est avant tout un plaidoyer pour la liberté des peuples européens manipulés par le pouvoir politique. En huit chapitres, il aborde la révolution russe, Bonaparte, mais aussi Mussolini et Hitler. On est en 1931, deux ans avant l'accession au pouvoir d'Hitler, et Malaparte fait preuve d'un grand talent de prémonition dans le chapitre qu'il consacre à Hitler, dans le dernier chapitre intitulé « Une femme : Hitler ». Car pour l'écrivain italien, Hitler présente toutes les caractéristiques qui font de lui une femme :

« L'esprit d'Hitler est réellement un esprit profondément féminin : son intelligence, ses ambitions, sa

*volonté même n'ont rien de viril. C'est un homme faible qui se réfugie dans la brutalité pour masquer son manque d'énergie, ses faiblesses surprenantes, son égoïsme morbide, son orgueil sans ressources. Ce qui se retrouve chez presque tous les dictateurs [...] c'est leur jalousie. La dictature n'est pas seulement une forme de gouvernement, c'est la forme la plus complète de la jalousie. [...]. Hitler est conduit bien plutôt par ses passions que par ses idées. »*

L'année suivante, avec *Le Bonhomme Lénine*(2), également publié en France, Malaparte règle son compte au leader de la révolution russe, « rond-de-cuir » et petit-bourgeois du bolchévisme, ambitieux, calculateur et sans foi ni loi. Il mesure aussi, dans ce livre, ce que l'Italie fasciste pourrait récupérer du système communiste ! De quoi énerver encore davantage les idéologues du fascisme italien, et il n'est pas surprenant qu'à son retour en Italie, en 1933, Malaparte soit condamné par Mussolini à être emprisonné cinq ans à Lipari. Mais son amitié avec le comte Ciano lui vaudra de voir sa peine adoucie : il ne passe que quelques mois à Lipari, puis est relégué dans l'île d'Ischia, au large de Naples, et ensuite à Forte dei Marmi, en Toscane. On a connu plus douloureux comme réclusion ! D'autant plus qu'il sera gracié un an et demi après sa condamnation. C'est en tout cas une période impor-

tante pour lui sur le plan littéraire, puisque dans cet isolement relatif, il va rédiger la plupart des récits qui annoncent et préparent *Kaputt* et *La peau*.

Mais pour terminer avec les « errances politiques » de Malaparte et les malentendus qui en découlèrent, il importe de comprendre qu'il n'était finalement pas un homme d'idéologies. Pacifiste et non-violent, Malaparte se situait à des années-lumière du fascisme, qu'il rencontra plus par hasard que par conviction. Il affirma d'ailleurs dans son livre resté inachevé, *Journal d'un étranger à Paris*(3), publié à titre posthume en 1967 : « *Je ne suis ni un héros, ni un martyr, je ne fais pas de politique. Tous mes avatars sont des avatars littéraires. [...] je ne m'intéresse qu'aux idées, à la littérature, à l'art.* »

C'est donc à cela que nous nous intéresserons la semaine prochaine : la littérature. Car s'il fut d'abord un grand journaliste et un grand reporter, doublé d'un essayiste qui n'hésita pas à écrire ce qu'il pensait, il fut aussi et surtout un romancier et auteur de nouvelles remarquable.

~~~~~  
NOTES

1. *Grasset, coll. « Les Cahiers Rouges », 2008.*
2. *Grasset, coll. « Les Cahiers Rouges », 2013.*
3. *La Table ronde, coll. « La petite vermillon », 2018.*

FUTURISK par Sébastien Fanti

# Hommeries

**P**ETIT APERÇU DU JOUR PEUT-ÊTRE PAS SI LOINTAIN OÙ LES INVESTIGATIONS CRIMINELLES ELLES-MÊMES SERONT OUTSOURCÉES À DES PRESTATAIRES PRIVÉS, DES LIMIERES DE L'INTERNET.

Tom Shark termina la lecture de l'un des ouvrages de Karl Kraus, un écrivain autrichien connu et redouté pour ses talents de satiriste et de pamphlétaire. Une seule phrase lui restait gravée en mémoire : « *Le diable est optimiste s'il pense pouvoir rendre les hommes pires qu'ils ne sont* ». Il se remémora alors les titres de la presse du jour : Acte inhumain d'un criminel récidiviste ! L'horreur absolue ! L'émotion était palpable au sein d'une population qui ne comprenait ni n'acceptait plus désormais la répétition des infractions commises par des délinquants identifiés. Les psychiatres étaient une nouvelle fois la cible de tous les quolibets et les héros involontaires des pasquinades. Kraus lui-même s'en était moqué en son temps. Plus la barbarie prospérait et plus le citoyen était enclin à réduire la liberté des criminels. Tom n'était pas convaincu que ces garde-fous fussent à annihiler tout risque de récidive et il se souvenait d'une conférence d'Alexandre Jollien, un célèbre philosophe suisse, qui rappelait que le risque d'un diagnostic à l'emporte-pièce était de réduire, respectivement de condamner tout espoir. Fallait-il protéger la société à tout prix ou admettre que les tréfonds de l'âme humaine demeurent un espace inconnu où la rédemption peut survenir ?

Ce mardi matin d'août 2028, Tom Shark lisait tranquillement les nouvelles du jour sur son écran pliable. Il découvrit les nouveaux exploits des *web sleuths*, les membres de cette communauté d'enquêteurs amateurs qui s'est progressivement

transformée en prédictrice de crimes. Une armée de volontaires mettant à profit les données publiques diffusées en très grand nombre depuis quelques années. Elle est en capacité de savoir où sont domiciliés les criminels, de les classer par type d'infractions commises et de les suivre en temps réel. La police, initialement réticente à laisser opérer ces néophytes, dut se résoudre à l'aune des coupes budgétaires à tolérer une privatisation partielle de la lutte contre le crime et une externalisation de la vidéosurveillance, sans même parler des investigations techniques et forensiques. Désormais, la simple intention de commettre un acte illicite au stade le plus précoce est sanctionnée. La tolérance zéro est appliquée avec une définition large des actes préparatoires. Des visites préventives ont lieu de manière régulière chez les délinquants catégorisés en fonction d'une échelle de risque. Le profilage par catégorie et par communauté a permis d'identifier des nids de délinquants et d'accroître la pression sociétale dès l'enfance. Pour éviter le facteur autoréalisateur de la prévision (soit la tentation de passer à l'acte après avoir constaté une interaction des forces de l'ordre), les agents ne se distinguent plus des simples citoyens. Cet arsenal préventif et répressif a engendré une baisse vertigineuse des crimes et des délits.

Si la liberté consiste à faire tout ce qui ne nuit pas à autrui, force est de constater qu'elle ne saurait désormais s'accommoder, dans nos sociétés modernes, de la seule limite de la responsabilité indi-

viduelle. La difficulté consistera donc à trouver un équilibre entre la tentation technologique de tout prévoir et le fragile

substrat du destin lié à l'infinie variété de l'être humain.



**LA POIRE D'ANGOISSE** par Slobodan Despot

## Pour un prix Darwin du journalisme

**L'HISTOIRE QUI SUIT N'A, À PREMIÈRE VUE, QU'UNE PORTÉE LOCALE. IL S'AGIT D'UNE PÉRIPIÉTIE PARMIS D'AUTRES LIÉES À L'AFFAIRE DOMINIQUE GIROUD QUI PASSIONNE LES MÉDIAS DE SUISSE ROMANDE. ELLE ILLUSTRÉ TOUTEFOIS PAR UN EXEMPLE CONCRET LA MANIÈRE DONT LA PRESSE PROFESSIONNELLE S'EST ELLE-MÊME DISCRÉDITÉE JUSQU'À TOMBER AU RAS DU CANIVEAU POUR ENSUITE IMPLORER SON SAUVETAGE PAR LES SUBSIDES D'ÉTAT.**

Le 24 décembre, veille de Noël, M. Eric Felley publiait dans *Le Matin* un article venimeux au sujet de l'épouse de l'entrepreneur Dominique Giroud, subitement décédée d'un arrêt cardiaque et enterrée deux jours plus tôt. Un lecteur inattentif en conclurait presque que cette « affaire » cache encore une entourloupe de Giroud.

Dominique Giroud, on le sait, est une des bêtes noires de M. Felley. L'encaveur connu pour ses convictions ultraconservatrices et ses démêlés avec le fisc ne bénéficie d'aucune relâche, qu'il s'agisse de la paix des morts, de la trêve de Noël ou de l'élémentaire respect de la vie privée d'une famille. Même lorsque celle-ci traverse la pire épreuve concevable : la mort soudaine d'une mère encore jeune de cinq enfants.

Les enfants Giroud sont petits, mais tous assez grands pour savoir lire. Ils grandiront avec le souvenir du Noël le plus triste de leur vie. Ce Noël où un journaliste n'a rien trouvé de mieux à faire

que de danser sur la tombe de leur mère, nommée « simple "femme de paille" ».

Y avait-il eu décision de justice dans l'affaire Giroud ? Nouvelles révélations ? Non. Quand on veut à tout prix brûler quelqu'un, même la mort d'une épouse peut servir de mèche. Elle n'était pas toute blanche, certes : elle avait laissé son mari mettre à son nom des biens considérables. Les épouses d'hommes d'affaires et d'entrepreneurs valaisans et suisses, c'est bien connu, ne permettent *jamais* de telles choses !

En exploitant ainsi les moments les plus douloureux de la vie des gens, M. Felley n'a pas seulement attiré sur le controversé Dominique Giroud un mouvement de sympathie. Il a arraché les derniers freins que la décence imposait aux règlements de comptes médiatiques. Il n'a pas réfléchi un instant que cette décence ne protégeait pas seulement les *cibles* des journalistes, mais aussi les *chasseurs*.

La chasse sans règles n'est plus du



## « La principale clef de lecture de « Honte aux fachos » est la notion de stigmatisation de l'autre »

ERIC FELLE Y JOURNALISTE ET ÉCRIVAIN

« Honte aux fachos », c'est l'histoire d'un journaliste né à S. ayant un pied-à-terre à M., petite ville à tendance libérale

Il porte un regard critique, (lucide?), sur son propre fonctionnement et sur celui de la presse pour laquelle il travaille.

M. FELLE Y EST AUSSI ROMANCIER (NOUVELLISTE, 12.4.2012)

sport, mais un massacre. Celui qui s'y lance ne devrait pas s'étonner de prendre quelques plombs.

C'est ainsi que par le plus grand des hasards, j'ai croisé ce personnage fuyant sur le quai de la gare de Lausanne. Eric Felley n'a pas eu le courage d'assumer sa muflerie. Il m'a avancé un alibi sidérant :

« Dans la mesure où ils ont mis un faire-part déjà dans le Nouvelliste, j'ai pas dit beaucoup d'autres choses que ce qu'il y avait dans le faire part qu'il y avait dans le Nouvelliste. »

J'ai vu des journalistes cacher leurs lâchetés derrière toutes sortes de prétextes, mais se planquer derrière un faire-part de deuil, c'est le pompon !

La « femme de paille » figurait-elle aussi dans le faire-part ?

« C'était entre guillemets... et "femme de paille", je vois pas en quoi c'est spécialement diffamant... c'est pas un crime. »

Bien sûr que ce n'est pas un crime. C'est pire : une faute. La reconnaître... pas question ! Si « les réactions étaient fortes »

(lisez : dégoût massif !) c'est que le journaliste a bien fait son boulot. Et puis, bien entendu, j'ai eu droit au « *tout le monde en cause* », au « *faut pas non plus être hypocrite* », au « *se contenter des faits* »... Sur quoi, l'invertébré s'est hissé dans son train.

En bref : s'ils ne voulaient pas être vilipendés dans les médias, les proches n'avaient qu'à ne pas publier d'annonce dans le journal et enterrer leur défunte en secret ! Et, du moment que « *tout le monde en parle* », il n'y a pas plus de règles éthiques à respecter dans le journalisme professionnel que dans le *buzz* anonyme des réseaux sociaux. Philosophie de harceleur-délateur confessée en direct.

Y aura-t-il quelqu'un dans les médias suisses pour appeler ces choses par leur nom ? Jusqu'ici, la *mission* des journalistes les protégeait comme un sacerdoce. Mais comme plus rien n'est sacré, peut-être se trouvera-t-il quelqu'un pour enquêter sur les enquêteurs ?

Pourrait-on imaginer qu'on dénote

chez M. Felley un problème d'addiction qui l'empêcherait d'exercer tout autre métier que celui de journaliste de caniveau ? Ou qu'on dise que M. Felley utilise sa couverture de journaliste dans le cadre d'une lutte impitoyable pour le pouvoir économique et politique en Valais ? Qu'on s'interroge sur les raisons concrètes du tableau manichéen qu'il dresse de la magouille valaisanne, toujours située du même côté ? Qu'on relève que dans un journal sérieux, les conflits d'intérêts personnels et familiaux de M. Felley auraient dû le maintenir strictement à l'écart de la rubrique « Valais » ? Alors que c'est justement celle où il donne le meilleur, c'est-à-dire le pire, de lui-même.

Tout ceci ne sont évidemment que des rumeurs. On peut être certain que personne ne fera écho à ces *fake news* et que la profession journalistique se lèvera

comme un seul homme pour défendre la compétence et l'intégrité de M. Eric Felley. Un prix Jean-Dumur pourrait utilement bétonner son CV.

Or, si l'on voulait sauver la profession, c'est un autre prix qu'on devrait créer pour les cas comme Eric Felley : le prix Darwin du journalisme. Ce prix distinguerait les journalistes qui, par bêtise, malhonnêteté ou incompétence, auraient le plus contribué à accélérer la mort programmée de leur espèce. Cela donnerait au public une meilleure idée de la moralité de ceux qui lui font la morale.

### *Post Scriptum*

Nous invitons le lecteur à méditer sur le « pain de méninges » de cette semaine, le portrait d'un certain journalisme dressé par Karl Liebknecht en 1872 et cité par Karl Kraus dans *Die Presse*.

## **Pain de méninges**

### **PRESSE ET FRIC**

L'absence de caractère bénéficie de la considération, le caractère est traîné dans la boue, l'injustice célébrée comme ordre universel divin, les dommages sociaux recouverts par des mouches — bref: vulgarité, mensonge, corruption; corruption au sens le plus bas: *tout pour de l'argent — pour tout de l'argent*. Tout comme aucune filouterie politique, aucune filouterie industrielle ne l'est trop, n'est trop infâme, trop sordide, pour ne pas trouver dans cette presse un appui enthousiaste — pour de l'argent. Par l'intermédiaire de la presse, l'escroquerie boursière et le brigandage financier s'adonnent à leurs mystifications grossières; ils posent les pièges, tendent les filets et la presse le leur remplit — et remplit en même temps ses propres poches.

La presse quotidienne est le vrai miroir des situations dans l'État et la société; et à un historien impartial et impitoyable de l'avenir une année de parution de nos journaux suffira pour prononcer le verdict de condamnation sur les états de choses actuels dans l'Etat et la société.

— Wilhelm Liebknecht (en 1872), cité par Karl Kraus, «Die Presse» (1926).